

## À propos de la mutinerie du *Potemkine*

*Non nova, sed nove...* ne serait-ce pas là le sous-titre obligé de ma communication sur la mutinerie du cuirassé *Potemkine* ? En effet, je ne vous affirmerai pas de choses nouvelles, mais je les dirai d'une nouvelle façon, c'est-à-dire à partir de documents familiaux récemment retrouvés et traduits du texte russe d'origine.

Les avatars qui entourent parfois les successions patrimoniales ont fait atterrir chez une de mes filles des lettres personnelles et deux journaux intimes d'aristocrates russes, les de Giers : Alexis Fedorovitch, ancien gouverneur de Kiev d'une part, et son épouse Lioubova née Ponomareva d'autre part. Ils avaient fui les bolcheviques après 1918 pour se réfugier à Paris. Installés à Saint-Cloud, des relations de voisinage s'établissent avec la famille, relations devenant rapidement très amicales. M<sup>me</sup> Alexandrovna de Giers rédige, en 1963, un petit cahier format 17 × 22 cm intitulé *Comment en 1918 nous avons quitté notre Patrie pour devenir des émigrés*. Ce journal intime se termine par la dédicace suivante : « à M<sup>me</sup> et M<sup>r</sup> Isnard en témoignage de profonde affection et en souvenir très ému de notre vieille amitié ».

C'est à partir de ce document, récemment retrouvé, que j'ai repris l'histoire très connue du *Potemkine* vécue au quotidien par la famille de Giers installée à Odessa. M. Alexis de Giers était alors adjoint au maire de la ville, M. Dimitri Boris Neïdghart, par ailleurs son beau-frère. Sa position lui donnait accès aux archives municipales et aux comptes rendus officiels et officieux des différents événements.

Quelques mots préalables sur l'identité du cuirassé *Potemkine* et l'ambiance révolutionnaire à Odessa en ce début d'été 1905.

Ce navire était la plus puissante unité de la flotte impériale ; il devait son nom au prince Grégory Alexandrovitch Potemkine, Premier ministre, nouvel amant et favori impitoyable de la Grande Catherine ; entré en service en 1903, équipage 731 officiers et marins, déplacement 12 600 t, longueur 113,06 m, largeur 31,75 m, tirant d'eau 8,40 m, vitesse 18 nœuds ; artillerie principale : 4 canons de 305, portée 20 000 m, poids des obus 350 kg.

Le déclenchement du mouvement révolutionnaire à Odessa fut marqué par l'opposition de cellules militantes, provoquant des grèves et des marches populaires, toujours prêtes à la violence. C'est ainsi qu'en janvier 1905 la marche du pope Gapon sur le palais d'hiver de Saint-Pétersbourg fit un demi-millier de morts. Par ailleurs, des événements extrêmement graves ont lieu en Extrême-Orient, au cours de la guerre russo-japonaise : le 28 décembre 1904, les Japonais prennent Port-Arthur ; le 27 mai 1905, l'escadre russe de la Baltique, dépêchée dans un effort désespéré, est anéantie à Tsushima : 123 navires de guerre sont coulés et 1 500 marins tués.

À Odessa, début juin 1905, la première grande grève est déclenchée dans les docks ; puis ce fut le tour des boulangers, des cordonniers, des tailleurs, des imprimeurs et des bouchers.

Le 12 juin les ouvriers du jute, le 25 juin les travailleurs du fer et du coton, ainsi que les cheminots, cessent le travail ; le 26 juin, plus de 500 travailleurs s'assemblent à Peresyp, banlieue est d'Odessa, afin d'organiser une marche de protestation à travers la ville. Prévenu, notre ami le général Kokhanov rassemble les forces de police. C'est alors qu'un coup de feu blesse un officier de Cosaques, ce qui a pour effet de déclencher la période de guerre civile et de terrorisme. La date du 27 juin est alors unanimement choisie pour décréter la grève générale dans la ville. Le 27 au matin, le général Kokhanov proclame la loi martiale. Vers 11 h, les premiers coups de feu sont tirés par la troupe, des tramways sont renversés pour édifier des barricades. Au début de la soirée, la marée humaine commence à refluer, car il apparaît clairement que, sans armes, la rébellion ne peut aboutir. Enfin, un jeune juif, qu'on vient d'arrêter place de la Cathédrale, se fait sauter avec la bombe qu'il porte sur lui.

Le vice-amiral Kreiger, commandant provisoire de la flotte, a, le 25 juin, donné l'ordre au capitaine de vaisseau Golikov de mettre le cap de Sébastopol vers le détroit de Tendra, pour y éprouver le tir des pièces de 12 et 6 pouces avant le début des grandes manœuvres, prévu pour le 4 juillet. La distance à parcourir est de 150 miles.

Le 26 juin à l'aube, le *Potemkine* jette l'ancre dans la baie de Tendra. Le soir, le torpilleur N267 revient d'Odessa chargé de carcasses de bœuf qui sont hissées à bord ; elles devaient mijoter dans les chaudrons pour faire le bortsch, mets favori de l'équipage.

Le 27 juin, de bonne heure, l'attention d'un marin est retenue par une vilaine odeur de ces carcasses et, en y regardant d'un peu plus près, il aperçoit que la viande grouille d'asticots. La nouvelle se propage rapidement, plus de cent hommes se bousculent pour mieux voir et grognent : « Faut que le Toubib vienne voir ». Le capitaine de vaisseau Golikov fait alors mander le médecin-major Smirnov de bien vouloir inspecter les quartiers de viande. « Cette viande est excellente, dit-il, parfaitement comestible ; qu'on la lave au vinaigre, cela suffira ».

Vers le milieu de la journée, le capitaine de frégate Giliarovsky, commandant en second, s'inquiète de l'énervement persistant des hommes ; il décide de procéder, sous escorte, à une

inspection de nature à démontrer si ses craintes sont fondées, il trouve les marins plus mal disposés et même menaçants. Les chaudrons de *bortsch* sont prêts, mais aucun des six cents hommes présents ne mange.

« Pourquoi ne mangez-vous pas votre *bortsch* ?

— La viande pue ; goûtes-y toi-même ! »

Giliarovsky rend compte alors de la situation à Golikof, qui décide d'intervenir aussitôt en ordonnant aux tambours de battre le rappel sur la plage arrière. À 13 h, tout l'équipage, soit 670 hommes, est rangé. Golikof prend la parole : « De tels désordres sont formellement interdits sur un bâtiment de la Marine impériale ; pour une simple démonstration de ce genre, vous pouvez être attachés à la vergue. Que ceux qui veulent bien manger le *bortsch* avancent de deux pas ». Seuls quelques gradés et vétérans sortent du rang. « Très bien, si vous ne mangez pas le *bortsch*, on ne vous servira rien d'autre ; je ferai prélever de la viande pour la soumettre aux analyses et référerai de votre conduite au commandant en chef ; il jugera. Vous êtes libres. »

Constatant cette capitulation si totale, Giliarovsky fut horrifié. Il décida alors de reprendre l'initiative en hurlant : « Reformez les rangs ! Garde-à-vous ! Maître d'équipage, appelez la garde et faites amener une bâche ! » Selon l'ancien code disciplinaire en usage dans la marine impériale, le second d'un navire pouvait commander un peloton d'exécution et exiger qu'une bâche soit jetée sur les mutins avant d'ordonner le tir. Il ajoute : « Nous allons essayer une fois encore ; que ceux qui veulent bien manger fassent un pas en avant ».

Une cinquantaine d'hommes seulement s'avancent. Il dit alors avec colère : « Ainsi, c'est une mutinerie ; fort bien ! nous savons comment on en vient à bout ; capitaine d'armes, emparez-vous des meneurs — une dizaine d'hommes, choisis arbitrairement, sont groupés en désordre près du bastingage. — À présent, jetez la bâche dessus. »

C'est alors qu'interviennent les meneurs : le quartier-maître torpilleur Afanasy Matushenko, chef révolutionnaire et responsable du parti, assisté par Fyodor Mikishkin et Josef Dymtchenko. Matushenko s'avance vers les premiers rangs et s'adresse aux hommes du peloton : « Camarades ! Vous n'allez pas tirer sur les vôtres ; procurez-vous des armes et des munitions et emparez-vous du navire. » Ces mots sonnent le premier véritable appel à la mutinerie.

Giliarovsky crie au peloton de tirer... nouveau refus... certains hommes se précipitent sur l'armurerie. Un premier coup de feu claque en l'air, tiré par Grégory Vahulinchuk ; Giliarovsky fonce sur lui et l'abat, mais Matushenko réplique, tire aussitôt sur son officier et le tue. Ce fut ensuite la chasse aux officiers : sept furent tués, les survivants réussirent à se jeter par-dessus bord et à nager sans dommages jusqu'au torpilleur N267. Le lieutenant de vaisseau Klodt, qui commande le torpilleur N267, s'apprêtait à lever l'ancre et à fuir ; il aurait pu torpiller le *Potemkine* à bout portant avant que les mutins n'aient eu le temps de s'organiser ; mais, il ne saisit pas l'occasion. Cependant, il se ravise pour accueillir les officiers qui se dirigeaient vers son bord à la nage ; il attend l'arrivée des derniers survivants, puis ordonne de lever l'ancre en donnant toute la vapeur.

Mais, Matushenko ordonne aussitôt d'ouvrir le feu sur le N267 : rapidement, un obus de 76 arrache la cheminée. Klodt se voit contraint de rebrousser chemin et d'accoster le *Potemkine*. Matushenko fait aussitôt enfermer tous les officiers dans les cales. À 15 h, la mutinerie du *Potemkine* est pratiquement achevée. Matushenko décide de constituer un comité du peuple : il est nommé président.

Première décision, la destination : Odessa était la meilleure car les grèves et l'agitation étaient connues. La seconde, la nomination d'un commandant du navire : ce fut le lieutenant de vaisseau Alexeev.

C'est un peu avant 20 h que le *Potemkine* et le N267 arrivent dans le port d'Odessa et jettent l'ancre à environ 4 miles des quais. Dans la nuit, le conseil du peuple arrête un programme : acheter des vivres, charger du charbon, amener à terre le corps de Grégory Vakulinchuk. Le 28 juin, peu après l'aube, un groupe de marins part sur une chaloupe pour acheter des vivres. Une heure plus tard, une autre chaloupe emporte le cercueil de Grégory Vakulinchuk avec un avis destiné aux ouvriers d'Odessa : « Devant vous repose le corps de Grégory Vakulinchuk sauvagement abattu par le commandant en second du cuirassé *Potemkine* » ; une garde d'honneur armée l'accompagne. Suit un ultimatum adressé aux Cosaques et à tous les soldats d'avoir à déposer aussitôt leurs armes et de les rendre... « sinon, nous demanderons à tous les paisibles citoyens de quitter la ville que nous nous verrions dans la pénible obligation de bombarder ». Plus un manifeste demandant à la population de garantir la solennité nécessaire à la cérémonie des funérailles de Vakulinchuk, de convaincre la police de s'abstenir, et d'aider l'équipage à obtenir de vivres.

Tout à coup, une vigie pousse un cri d'alarme : « L'Escadre ! ». Ce n'est que le *Viekha*, vapeur à roues à aubes ! Ne réalisant pas que le *Potemkine* s'est mutiné, le *Viekha* s'en approche : tous les officiers sont contraints de monter à bord, dépouillés de leurs armes et insignes de grades, le reste est déposé à terre.

Le 28 juin, à Odessa, le cercueil de Vakulinshuk est placé sous une tente de toile à voile, sur le quai, entouré d'une garde d'honneur. Toute la matinée et encore au milieu de l'après-midi le cadavre est le point de ralliement des badauds.

À midi, le général Kohhanov commence à s'affoler et réclame l'intervention de la flotte mouillée à Sébastopol. Puis, il ordonne à une *sonia* de Cosaques de faire une sortie de la place de la Cathédrale : une moitié reçoit mission de se placer au sommet de l'escalier Richelieu, l'autre moitié celle d'atteindre le quai par une autre voie. Un grand nombre de manifestants a déjà atteint le sommet des marches. Les Cosaques chargent, provoquant le recul de la première vague, laquelle rencontre la deuxième vague, continuant à gravir l'escalier. Tout en haut, un groupe de Cosaques a sauté de cheval et s'est formé en peloton : sur l'ordre d'un officier, ils font feu à bout portant ; puis, réarmant leurs fusils, ils descendent trois marches, mettent un genou en terre et font feu une nouvelle fois et, dans un rythme inexorable, les soldats font feu et descendent encore trois marches et continuent à descendre marche après marche.

Le second groupe de Cosaques, qui se hâte le long du quai, s'occupe de ceux qui sont à la traîne en bas de l'escalier ; refoulée de part et d'autre, l'arrière de la foule reflue le long du quai vers le cercueil de Vakulinchuk.

Les deux groupes de Cosaques se rencontrent à la base des marches jonchées de cadavres. Ils progressent tout le long du quai et arrivent à la tente de toile à voile sous laquelle repose le cercueil de Vakulinchuk privé de ses gardiens.

À 17 h, le général Gortchkof proclame l'état de siège. Alors qu'on lui rapporte les premières scènes de pillages, il choisit de jouer sa dernière carte : organiser un gigantesque pogrom pour diviser les révoltés. À cet effet, il envoie des agents pour inciter tous les passants à attaquer les juifs et s'emparer de leurs biens. C'est alors un pillage caractérisé des docks. Le combat devient bientôt général : chrétiens contre juifs, Cosaques contre gendarmes. À la fin de la nuit, un bon quart de la cité flambe. Le nombre de morts a été estimé à six mille environ.

Le 29 juin, au début de la matinée, le comité décide d'envoyer une délégation au général Kokhanov pour lui demander la permission d'enterrer Vakulinchuk. Le pope Parmen est conduit au QG du général Kokhanov : il obtient la permission d'enterrer Vakulinchuk cette nuit, à 2 h du matin. Un peu plus tard, Matushenko, qui s'est rendu à terre et aussi au QG de Kokhanov, réussit à obtenir que les obsèques aient lieu à 14 h. À l'heure dite, le cercueil et une longue procession se mettent en marche à travers la cité vers le cimetière militaire. À 17 h 30, le corps est descendu dans une tombe. Au retour vers le port, une embuscade a lieu : trois marins sont portés disparus.

Au soir du 29 juin, Matushenko apprend la disparition des trois camarades abattus par les soldats : il décide alors de passer immédiatement à l'action. Le *Potemkine* commence à pénétrer dans le port jusqu'à moins d'un quart de mile du quai. Trois coups à blanc sont tirés par une pièce de 152, puis le premier véritable obus, puis un second, ces deux obus causant des dégâts sans faire de victimes.

Dans son journal, M<sup>me</sup> de Giers est très critique sur l'affaire de l'enterrement du matelot qu'elle estime à l'origine du désordre. Elle écrit : « Il n'y a rien de plus honteux que l'on ait permis les obsèques de Vakulin et curieusement son informateur serait un certain officier de cosaques dont le nom : Colonel Vassilief, est familier à nos oreilles. »

Tard dans la soirée, une délégation de mutins vient dire : « Nous invitons le commandant en chef à se rendre immédiatement sur le *Potemkine* pour entendre nos conditions ». Le général Kokhanov, qui avait reçu d'importants renforts, renvoie un message bref et précis : le commandant en chef ne désire pas entamer de pourparlers avec des mutins. « Si vous vous sentez le courage d'envoyer quelques obus de plus sur les demeures de paisibles citoyens, alors Dieu et le Tsar seront vos juges. »

Le comité siège tard dans la nuit ; un malaise flotte : pourquoi l'escadre mutinée n'arrive-t-elle pas ?

Or, ce 29 juin à 23 h, l'escadre quitte Sébastopol, dont les trois cuirassés *Sainte Trinité*, *Georges le Victorieux* et *Douze Apôtres*. L'amiral Krieger, lui, a quitté Sébastopol le 29 à la tombée de la nuit avec son vaisseau-amiral, le *Rotislav*, qui, le 30 à 11 h, se dirige vers Odessa pour prendre possession du *Potemkine*. Matushenko donne aussitôt l'ordre d'aller à la rencontre de l'escadre, droit entre les deux colonnes de cuirassés. Les servants ont reçu l'ordre de ne pas ouvrir le feu les premiers.

Comme le *Potemkine* arrive par le travers du *Georges le Victorieux*, un grand nombre d'hommes de l'équipage hurlent : « Vive le *Potemkine* ! Salut aux camarades ! »... mais l'escadre s'éloigne d'eux, l'engagement est fini. Les forces de Krieger font route vers Sébastopol à toute vapeur.

Revenant de Saint-Petersbourg, Krieger se refuse à courir de nouveaux risques : convertir les six cents hommes du *Georges* à la cause marxiste est un formidable défi ; il envoie tout le monde – quelques cinq mille hommes – en permission illimitée ! On était en train de

charger du charbon quand le *Georges* hisse un signal : « Mettons le cap sur Sébastopol. Invitons l'équipage du *Potemkine* à nous suivre ». Matushenko fait alors envoyer le message : « *Georges*, restez à l'ancre ! ». Réplique alors du *Georges* : « Je regagne mon mouillage » ; en fait, il continue sa route dans le port pour aller s'échouer !

Les hommes du *Potemkine*, en fin de compte, s'aperçoivent que leur cause est sans espoir, il leur faut se rendre. Mais ni au général Kokhanov, ni à aucune autre autorité russe : de ce côté, nulle merci ne pouvait être espérée... seulement le peloton d'exécution ou les travaux forcés. Non, la Roumanie voisine est la seule nation qui les accueillera peut-être avec bonté. Alors, le *Potemkine* lève l'ancre, laissant derrière lui une Odessa à demi dévastée et le *Georges* échoué.

Le 2 juillet à 16 h, le *Potemkine* arrive à Constanta. Un télégramme du roi Carol I<sup>er</sup> les prie de se rendre et leur promet qu'ils ne seront pas extradés.

Le 5 juillet à 5 h du matin, le *Potemkine*, par précaution, mouille dans le petit port de Theodosia. Deux marins descendent à quai, ils sont bien reçus à l'hôtel de ville. Le maire, cependant, ne peut pas fournir l'eau et le charbon : alors Matuschenko la somme de s'exécuter et menace de mettre la ville en miettes ! Soudain une compagnie de soldats apparaît sur ce quai, à une centaine de mètres et ouvre le feu sans avertissement : trois matelots tombent, blessés à mort ; d'autres sont blessés grièvement ; les autres tentent de rejoindre la chaloupe sous une grêle de balles. Les hommes, voyant cela, n'ont plus qu'une idée : manger, se reposer et être enfin en paix. Les cris alors jaillissent : « Revenons à Constanta ! »

Le 8 juillet, à 2 h du matin, le *Potemkine* entre lentement dans le port de Constanta. Matushenko descend à terre pour consulter le gouverneur militaire de la ville ; celui-ci précise qu'en échange du *Potemkine* tout l'équipage pourra acquérir la nationalité roumaine et vivre librement dans le royaume. Seuls quinze marins, dont le lieutenant de vaisseau Alexeev, refusent l'hospitalité des Roumains et rejoignent Sébastopol sur le N267.

Peu après, les vannes ayant été ouvertes sur l'ordre de Matushenko, l'énorme coque du *Potemkine* touchait déjà le fond : ainsi prit fin vraiment la mutinerie du cuirassé *Potemkine*.

Pour conclure, j'ajouterai un bref épilogue.

Le contre-amiral Pisartusky arrive le 9 juillet avec le cuirassé *Sinope* et la *Sainte Trinité*. Il lui faut deux jours pour pomper les milliers de tonnes d'eau de la coque du *Potemkine* et remettre le navire à flot : il sera ensuite remorqué par la *Sainte Trinité* jusqu'à Sébastopol. Le 9 octobre 1905, Nicolas II décrète que le *Potemkine* sera débaptisé et s'appellera désormais *Pantelymon*, ce qui signifie, par dérision, « le Péquenot ou le Paltoquet » !

Le cuirassé ne tira jamais plus un seul coup de canon et fut sabordé à Sébastopol, par ses propres officiers, le 25 avril 1919.

Avril 1919 - novembre 1989 : soixante-dix ans à peine séparent ces deux dates, le sabordage du *Potemkine* et l'effondrement du mur de Berlin. Entre les deux, le tumulte du monde que vous connaissez... Si l'on devait tirer une morale de ces événements pour les hommes de notre temps, ne serait-il pas souhaitable, par delà la démagogie des commémoratifs, de garder en mémoire avant tout qu'il y a loin de la coupe aux lèvres et que la roche tarpéienne est toujours aussi proche du Capitole.

**Pierre GOUTX**